



QUAND LA DÉMONOLOGIE FOURNIT DES ARGUMENTS AU VÉGÉTARISME

Yvan Bubloz

Porphyre, le disciple et biographe du philosophe néoplatonicien Plotin, expose dans son traité "De abstinentia" les raisons philosophiques et religieuses de son végétarisme. L'une d'entre elles est des plus singulières : manger de la viande équivaudrait à vouer un culte aux mauvais démons, ceux-ci se nourrissant des effluves du sang chaud qui s'échappe de l'animal au moment de sa mise à mort. Le sacrifice sanglant en l'honneur des dieux serait donc impie.

CARNIVORES DU XX^E SIÈCLE

A une époque où un nombre croissant d'adolescents se précipitent dans les fast-foods pour y consommer, en toute insouciance, le résultat de monstrueuses hécatombes orchestrées à l'échelle industrielle dans le froid secret d'abattoirs déshumanisés, il serait bon de rappeler qu'il n'est jamais anodin de consommer la chair d'un animal mis à mort et que choisir l'alimentation carnée engage un certain nombre de responsabilités vis-à-vis de soi-même et du règne animal. De nos jours, nous ne ressentons aucune culpabilité à manger de la viande, car nous n'avons plus à assister directement à l'abattage de l'animal. Ce dernier s'effectue dans des établissements spécifiques, qu'on a préféré placer à la périphérie des villes pour ne pas choquer la sensibilité des citadins, devenus si « attentifs » au sort des animaux depuis qu'ils se pâment d'admiration devant leurs compagnons domestiques (nous pouvons le constater par la proliféra-

tion des petits chiens dans les salons de thé...). Nous nous procurons facilement les morceaux de viande dans les étals des bouchers, et le plus souvent même dans les bacs réfrigérés des grandes surfaces, où l'on s'efforce de gommer toute trace de massacre en emballant ces morceaux sous cellophane, afin qu'ils se présentent sous un aspect hygiénique et qu'ils n'évoquent guère le spectre de la mort. Dans nos esprits, la viande est un produit abstrait : nous éprouvons quelque peine à la rattacher concrètement à l'animal dont elle a été tirée ; d'ailleurs, nous préférons ignorer comment nos steaks parviennent dans nos assiettes, de peur de nous sentir coupables du carnage journalier que nécessitent nos habitudes alimentaires d'occidentaux opulents. Il est certain que, si nous en étions réduits à tuer et à dépecer nous-mêmes les animaux susceptibles de nous fournir de la viande, il y aurait parmi nous davantage de végétariens...

DU TEMPS OÙ IL FALLAIT LA PERMISSION DES DIEUX

Les Anciens avaient le mérite de connaître avec certitude la provenance de la viande qu'ils consommaient : elle était issue des sacrifices qui étaient régulièrement effectués en faveur des dieux protecteurs de la cité. Comme l'alimentation carnée coïncidait absolument avec la pratique sacrificielle, l'existence d'abattoirs profanes était impensable, et la viande n'était distribuée à la population qu'à la suite du partage d'une victime sacrifiée. On ne pouvait pas consommer la chair d'un animal tant qu'on ne l'avait pas consacré aux dieux.

Chaque habitant des cités avait conscience de la violence nécessaire à la mise à mort d'un animal, parce qu'il était tenu un jour ou l'autre, pour manifester sa piété à l'égard des dieux, d'assister à l'un de ces sacrifices. D'ailleurs, l'abattage de l'animal ne s'opérait pas sans quelque sentiment de culpabilité : avant de recevoir le coup fatal, la victime devait y consentir, c'est pourquoi on l'aspergeait d'un peu d'eau jusqu'à ce qu'elle secouât la tête en signe d'approbation.

D'autre part, on présentait aux dieux une bête dont l'apparence était irréprochable, c'est-à-dire qu'elle ne devait receler aucune imperfection physique, aucune difformité, aucune tache sur le pelage, parce que les prêtres se souciaient de la pureté absolue de l'offrande que la cité consacrait aux dieux, de telle sorte que ceux-ci n'eussent rien à reprocher aux hommes. Ecouteons Plutarque à ce propos¹ :

«Il convient que la bête de sacrifice soit pure, saine et intacte pour l'âme comme pour le corps. En ce qui concerne le corps, les indices d'un tel état ne sont pas du tout difficiles à discerner; quant à l'âme, de même qu'on l'examine en présentant aux taureaux de la farine et aux sangliers des poix chiches, et que si ces animaux n'y touchent pas, on les considère comme n'étant pas en bonne condition, de même on pense que la chèvre s'éprouve par l'eau froide et que son âme n'est pas dans une disposition conforme à la nature lorsque, sous l'aspergion, elle reste insensible et immobile.»

¹ *De defectu oraculorum*, 49, 437 a et b (éd. R. Flacelière, Paris, les Belles Lettres, 1974, p. 162).

PAISIBLE HÉCATOMBE

Cette obsession de la pureté avait pour corollaire que la victime, avant d'être tuée, paissait tranquillement dans les pâturages, sans que rien n'en-travât son épanouissement naturel hormis la surveillance attentive et bienveillante d'un pâtre à l'oeil mouillé de fierté. Rien à voir avec les pratiques contemporaines d'élevage... Comment, en effet, les dieux auraient-ils pu accepter des veaux tenant à peine sur leurs pattes à cause de leur confinement prolongé, des cochons ridiculement obèses, des poulets rachitiques ou des vaches exsudant la peur devant la fatalité de l'électrocution ? C'eût été se moquer totalement de la dignité des puissances supérieures, ou même sciemment chercher à provoquer leur fureur en faisant preuve, sans vergogne, de l'impiété la plus insolente.

Et pourtant, malgré toute la peine que les Anciens se donnaient pour respecter la dignité de l'animal lors de sa mise à mort, il y en eut quelques-uns, au cours de l'Antiquité, pour s'élever contre la pratique du sacrifice sanglant.



Sacrifice d'un mouton, avec le rituel de l'eau et des graines. (Athènes, 5e s. av.) Cratère de Boston 95.25. *La cité des images. Religion et société en Grèce antique*. Lausanne 1984

LES PHILOSOPHES DE L'ABSTINENCE

PORPHYRE

Au IIIème siècle de notre ère, Porphyre, philosophe néoplatonicien et disciple de Plotin, compila dans son traité *De l'abstinence* (*Περὶ ἀποχῆς ἐμψύχων*) tous les arguments philosophiques de ses prédecesseurs en faveur d'une alimentation non carnée. Il fut le dernier chaînon d'une tradition de contestation des rites centraux de la religion civique, qui remontait au légendaire Orphée et à Pythagore.

Le propos du *De abstinentia* est de démontrer que, tant qu'elle prône la pratique du sacrifice sanglant, la religion civique traditionnelle ne peut convenir au personnes attirées par un mode de vie philosophique. Le centre de l'argumentation réside dans la démonologie que Porphyre développe dans le livre II : les dieux véritables ne trouvent aucun plaisir à ce qu'on tue des animaux en leur honneur ; seuls les démons, en réalité, se réjouissent du sang versé sur les autels. Porphyre conçoit la religion comme une voie spirituelle qui doit permettre à l'individu de se hisser à la transcendance du divin ; il ne trouve pas dans les rites de son époque les conditions favorables à une telle élévation. L'être humain, selon lui, ne contentera la divinité que s'il s'efforce de l'imiter en renonçant à l'emprise des passions

imposées à l'âme par le corps et en pratiquant les vertus à leur plus haut niveau ; c'est mentir que d'affirmer satisfaire les dieux avec des effusions de sang : en abattant des animaux en guise de culte, on ne vise en fait que sa propre jouissance, ou on agit de la sorte par une totale ignorance de la véritable nature des dieux et sous l'influence de la plus néfaste des superstitions.

THÉOPHRASTE

Porphyre ne conteste pas que le sacrifice, en soi, constitue le fondement même de la piété. Mais il retient de Théophraste, dont il cite abondamment le *Περὶ Εὐσεβείας* au livre II de son traité *De l'abstinence*, que les hommes se trompent profondément quand ils croient rendre hommage aux dieux en tuant massivement des animaux. En effet, Théophraste, l'illustre successeur d'Aristote à la tête du Lycée, a mis en évidence que la grande majorité de la population des cités reste faussement persuadée que, parce qu'elles coûtent cher et sont donc luxueuses, les offrandes d'origine animale sont celles que les dieux préfèrent, surtout si elles sont présentées sous la forme de gigantesques hécatombes. Mais ces hommes, qui se veulent respectueux de la volonté des dieux, ignorent en fait

² cité par Porphyre dans le *De abstinentia* II, 15, 3 (éd. J. Bouffartigue, Paris, les Belles Lettres, 1979, p. 83).

³ De l'abstinence II, 19, 4 (trad. cit. p. 87).

qu'en soutenant la légitimité du sacrifice sanglant ils se fondent sur leur propre échelle de valeurs : les dieux ne trouvent aucun plaisir à ce qu'on égore des boeufs en leur honneur. Ce geste est par essence injuste – et les dieux ont l'injustice en horreur ! –, car il dérobe à un être le bien qui lui est le plus cher : sa vie. En outre, il est inconcevable que les dieux placent le bonheur comme la plupart des hommes dans la jouissance d'une grande quantité de richesses matérielles, puisqu'en raison de leur nature infiniment supérieure ils n'ont besoin de rien et sont auto-suffisants. Le contentement des dieux, explique Théophraste, ne correspond pas à ce qu'en imagine la multitude :

« *Les dieux aiment les offrandes peu coûteuses ; et*

la divinité regarde plus à la manière d'être du sacrifiant qu'à la quantité du sacrifié. »²

Purifier son âme de tous les vices dont elle est maculée, c'est se comporter de la manière la plus agréable aux dieux. Cet accent mis sur la disposition intérieure du sacrificiant, au détriment de ses marques de richesse ou de position sociale, ne peut évidemment que plaire à un fervent adepte de la spiritualité platonicienne comme Porphyre, qui déclare en complément de l'exposé de Théophraste :

« *Il faut épurer sa manière d'être avant d'aller sacrifier, et il faut que ces offrandes que l'on présente aux dieux se signalent par le prix que les dieux leur attachent, et non par le prix qu'elles coûtent.* »³

LA FOULE SUPERSTITIEUSE

SACRIFICES EXPIATOIRES

Théophraste et Porphyre s'inscrivent dans la droite ligne de l'attitude critique que Platon a prônée vis-à-vis des opinions du plus grand nombre. Pour eux, la foule a une conception naïvement anthropomorphique de la nature des dieux : elle se les représente comme ayant les mêmes passions que le commun des mortels. Ainsi, en plus de la glotonnerie, elle leur attribue de monstrueux élans de colère qui seraient soi-disant à l'origine de tous les malheurs sur terre. D'où la nécessité pour les cités d'effectuer régulièrement des sacrifices expiatoires, dans le but de calmer les dieux et de détourner les éventuelles catastrophes qu'ils pourraient provoquer. Mais Porphyre s'oppose avec vigueur à ces opinions incorrectes :

« *Il faut être intimement persuadé que le bon n'est jamais nuisible et que le mauvais n'est jamais utile. [...] Et l'on m'accordera que le plus juste de tout par nature, c'est le divin ; sinon il ne serait pas divin.* »⁴

Et pour Théophraste, cette attitude de crainte injustifiée dévoile davantage chez ses concitoyens une mentalité superstitieuse que profondément religieuse : de telles vues sur la divinité sont le fait d'hommes qui « *ont l'esprit pervers plutôt que des dieux pervers, puisqu'ils considèrent les dieux comme des êtres mauvais et dénués de toute supériorité naturelle sur nous.* »⁵

AU MÉPRIS DES LOIS DE LA NATURE

Donc il est un grand nombre d'hommes qui prétendent que les dieux sont fondamentalement colériques et que seul le fumet des viandes grillées peuvent les adoucir. Théophraste remarque qu'en fait ils

usent de la prétendue colère des dieux comme d'un prétexte au sacrifice sanglant. Leur principale motivation, regrette-t-il, c'est la jouissance qu'ils tirent de la consommation des viandes de la victime :

« *Et parmi [les animaux] mêmes qui sont dignes d'être sacrifiés, nous sacrifices non pas ceux qui sont agréables aux dieux, mais bien plutôt ceux qui le sont aux appétits des hommes. [...] La jouissance est l'unique mobile de notre obstination à pratiquer de tels sacrifices.* »⁶

Car l'alimentation carnée, selon lui, n'est pas naturelle aux hommes : l'humanité a accepté de manger de la viande à cause des premières famines qu'elle a endurées. Ce dont il faut rendre grâce aux dieux, conclut-il, ce sont les produits de la terre, car c'est là le principal moyen de subsistance qu'ils nous accordent, et non la chair des animaux.

LES DÉMONS DE L'OMBRE

Porphyre adhère totalement aux critiques de Théophraste quant au caractère superstitieux de la religion civique et domestique : le sacrifice sanglant est une insulte à l'authentique nature des dieux. Cependant il ne nie pas que les catastrophes qui se produisent sur terre résultent de l'activité de puissances supérieures. Mais il ne les identifie pas aux dieux, puisqu'il les considère comme dépourvus de passions et donc de méchanceté, mais aux démons. Et si les sacrifices peuvent prévenir ce genre de malheurs, c'est bien parce qu'ils satisfont les viles tendances de ces êtres trompeurs :

« *Quiconque a souci de la piété sait très bien qu'on ne sacrifice aucun être animé aux dieux, mais qu'on le fait pour les autres, les démons.* »⁷

ENTRE LES DIEUX ET LES HOMMES LES DÉMONS

Au cœur du livre II du *De abstinentia*, Porphyre expose une démonologie qui lui vient de prédécesseurs médioplatoniciens tels que Numérius et Plutarque. Il lui semble nécessaire de la communiquer aux lecteurs de son traité afin qu'ils comprennent la nécessité de l'abandon du sacrifice sanglant. En effet, il y démontre que le sang attire les mauvais démons. Comme leur influence est toujours néfaste, il est recommandé de les éviter, et le moyen le plus sûr d'y parvenir, c'est de pratiquer le végétarisme. S'abstenir de viande a pour effet de maintenir l'âme dans un état de pureté irréprochable, condition indispensable à l'approche des vrais dieux.

Contrairement aux dieux, les démons rôdent sur la surface de la terre : ils demeurent comme les humains dans la région sublunaire de l'univers, c'est-à-dire la zone située en deçà de l'orbite de la lune. Ils n'ont pas le même caractère impassible que les dieux, car ils sont sujets aux changements physiques et à la corruption. L'a non-permanence de leur être est due, comme chez nous, à leur nature corporelle. En effet, bien que n'ayant pas de corps visible et solide, les démons sont pourvus d'un « support pneumatique » (*πνεῦμα*) que leur âme informe en lui imprimant une figure. Comme cet élément est matériel, il est passible et corruptible, c'est-à-dire « qu'il subit continuellement des écoulements et des enrichissements »⁸.

On retrouve également chez Plutarque l'idée que les démons possèdent un corps d'air, tandis qu'aux dieux visibles (les astres fixes et errants qui se situent au-delà de l'orbite lunaire) échoient des corps de feu. Ces conceptions tirent leur origine de l'*Epinomis*, dialogue de Platon dont l'authenticité est contestée. Cet écrit distingue dans l'univers cinq classes d'éléments constitutifs de la matière. Chaque élément caractérise une catégorie d'êtres spécifiques : les astres sont formés de feu, les démons d'éther ou d'air, les demi-dieux d'eau, et les hommes, ainsi que les animaux et les plantes, de terre⁹. Les Platoniciens ont retenu du plus fameux disciple de Socrate que les démons sont des intermédiaires entre les dieux et les hommes (cf. *Banquet* 202 d-203 a) : en remplissant le vide qui sépare la terre de la lune, ils permettent une communication entre le monde des mortels et celui des immortels, c'est-à-dire qu'ils transmettent aux dieux les prières et les sacrifices des hommes, et aux hommes les oracles et les dons bienfaisants des dieux. En tant qu'intermédiaires, les démons sont des êtres mixtes, comme le souligne Plutarque, qui affirme à ce sujet s'appuyer sur Platon, Pythagore, Xénocrate et Chrysippe : « [Les démons] sont plus forts que les hommes et ont des pouvoirs plus étendus que ceux de la nature humaine, ils n'ont pourtant pas en eux l'élément divin pur et sans mélange, mais uni à la fois à la nature de l'âme et à la sensibilité corporelle, lesquelles sont susceptibles de plaisir, de peine et de toutes les affections inhérentes à ces changements, ce qui est la cause de perturbations plus ou moins graves : car les démons connaissent, comme c'est le cas pour les hommes, tous les degrés de la vertu et du vice. »¹⁰

Porphyre a bien entendu hérité de toutes les considérations de ses illustres prédécesseurs sur les démons. Comme eux, il reconnaît leur ambivalence : ils sont supérieurs aux hommes parce que de nature plus puissante, mais inférieurs aux dieux parce qu'entachés d'une part d'irrationalité. En effet, leur corps pneumatique est le siège de passions violentes. Si leur raison parvient à les maîtriser, ce sont de bons génies : ils remplissent avec zèle les tâches que les dieux leur ont assignées, à savoir administrer l'environnement des hommes en réglant les phénomènes météorologiques, la production des récoltes et l'accroissement du bétail ; ils inspirent également aux créateurs tout ce qui relève de leur art ou de leur technique. Mais s'ils céderent aux appels de leur fond irrationnel, les démons deviennent de mauvais génies et sèment le désordre là où ils devraient maintenir l'ordre : ils s'amusent à susciter toutes sortes de malheurs, tels que des épidémies, des mauvaises récoltes, des catastrophes naturelles, des sécheresses, dans le seul but d'obtenir des hommes une obéissance aveugle fondée sur la crainte du châtiment des puissances supérieures. Ils usurpent la place réservée aux dieux en se faisant passer pour eux, et ils exigent des hommes des cultes effroyables, qui comportent, comme le soulève Xénocrate l'Académicien (chez Plutarque), « coups, lamentations, jeûnes, blasphèmes et indécences de langage. »¹¹ Leur malveillance les pousse à répandre de fausses rumeurs au sujet des dieux : « S'ils se livrent à ces agissements ainsi qu'à d'autres méfaits semblables, c'est parce qu'ils veulent nous faire quitter la droite notion que nous avons des dieux, et nous convertir à eux. », observe Porphyre¹². Au lieu d'inspirer de nobles idées aux hommes, ils enflamment leurs appétits et provoquent par là-même guerres et conflits. Ils adorent le spectacle de la violence, c'est pourquoi ils ont notamment instauré le rituel du sacrifice sanglant. Porphyre remarque qu'ils puisent au cours de cette cérémonie les éléments physiques indispensables à l'entretien de leur substance corporelle : « Ce sont eux qui prennent plaisir aux libations et à l'odeur des viandes, dont s'engrasse la partie pneumatique <et corporelle> de leur être. Car cette partie vit des vapeurs et des exhalaisons, d'une vie diverse nourrie d'effluves diverses ; elle tire sa force des fumets qui montent du sang et des chairs brûlés. »¹³ Les mauvais démons recherchent une existence pleine de sensations fortes. Ils se la garantissent par le renforcement de l'élément sensible et irrationnel de leur être. En effet, pour faire l'expérience des voluptés qu'apportent la jouissance du monde sensible, il faut entretenir l'organe approprié, l'organe de la sensibilité : pour les démons, il s'agit du corps pneumatique.

⁸ *Isis et Osiris*, 25, 361 a et b (trad. cit. p. 199).

⁹ *D. A. II*, 40, 2 (trad. cit. p. 107).

¹⁰ *D. A. II*, 42, 3 (trad. cit. p. 109).

¹¹ *D. A. II*, 39, 2 (trad. cit. p. 105).

¹² *Epinomis*, 984 d - 985 c.

¹³ *Isis et Osiris*, 25, 360 d et e (éd. C. Froidefond, Paris, les Belles Lettres, 1982, p. 198).

LE DIVIN AU COEUR DE L'HOMME

¹⁴ De l'abstinence I, 32, 2 (éd. J. Bouffartigue, Paris, les Belles Lettres, 1977, p. 67).

¹⁵ D. A. I, 46, 2 - 47, 1 (trad. cit. p. 79).

¹⁶ D. A. I, 36, 2 (trad. cit. p. 70).

L'AUTHENTIQUE DIVINITÉ

La démonologie enseigne aux philosophes que les dieux honorés par la cité ne sont pas de véritables dieux. Il est inconcevable pour un philosophe platonicien (et même, pourrait-on dire, pour les philosophes de toutes les autres sectes) que les dieux se complaisent dans la jouissance des offrandes matérielles qui leur sont proposées dans les sacrifices. Chaque doctrine philosophique a développé sa propre théologie, mais toutes s'accordent autour d'un certain nombre de caractéristiques pour le divin. Elles lui attribuent unanimement l'immortalité, l'incorruptibilité, l'impassibilité, la sérénité, la permanence, la stabilité, l'auto-suffisance, la régularité et l'indépendance. Même les Épicuriens, que la majorité des Anciens croyaient pourtant athées, ne renieraient pas cette liste.

L'examen de la nature divine s'effectue par la négation de toutes les propriétés de l'univers dans lequel nous évoluons, parce que la divinité, en tant qu'entité éminemment supérieure, appartient par essence à une autre dimension de la réalité. Cette dimension, les Académiciens et les Péripatéticiens l'ont localisée pour les dieux visibles – les dieux intelligibles, eux, n'ont pas de lieu – au-delà de l'orbite de la lune : là-bas, les astres se meuvent avec régularité et constance ; c'est le monde de la stabilité et de la permanence, un monde infiniment supérieur à notre univers sensible caractérisé par l'instabilité et le devenir incessant. Les dieux doivent l'harmonie de leur existence au fait que leur âme n'est alourdie d'aucun élément irrationnel et sensible : le voûc agit en eux sans aucun obstacle, ils jouissent de l'intuition parfaite du Bien et du Vrai. Ils sont libres de tous les soucis que peuvent occasionner les passions du corps dans leur agitation désordonnée, car, étant absolument parfaits, ils n'ont aucunement besoin de la matière pour assurer la persistance de leur existence.

PURIFICATION DU VOÛC

Aux yeux des Platoniciens, la divinité représente l'idéal vers lequel doit tendre de toutes ses forces tout philosophe qui se respecte, de telle sorte qu'il puisse partager ici bas un peu de l'existence bienheureuse de cette entité supérieure. Cet effort d'assimilation au divin passe par une libération des entraves qu'imposent à l'esprit les désirs sensibles du corps, car ce que l'être humain a en commun avec le divin, c'est le voûc, cette partie de l'âme qui intuitionne les vérités éternelles. Se purifier de l'emprise de la matière, c'est se défaire de tout ce qui contribue à accroître le pouvoir de la sensibilité dans notre psychisme et renforcer par contre-coup la santé de notre raison. Cela passe par un

mode de vie particulier, qui demande à ce qu'on contrôle sévèrement son alimentation et ses activités. Comme le signale Porphyre : « *Le bon détachement est le résultat d'une mise en inactivité permanente. On obtient cette inactivité en tournant constamment sa pensée vers les intelligibles et en s'abstenant des sensations qui éveillent les passions. Parmi ces sensations il faut ranger celles qui sont dues à la nourriture.* »¹⁴ L'alimentation carnée ne convient pas à la vie du philosophe, poursuit-il, car elle implique trop d'attention à la vie corporelle : « *Qu'on nous présente donc un homme qui fasse tous les efforts possibles pour vivre selon l'intellect et pour être hors d'atteinte des entraînements nés des passions corporelles, et que cet homme nous démontre que la nourriture carnée est plus facile à se procurer que les plats faits de fruits et de légumes, que sa préparation revient moins cher que celle des denrées inanimées – lesquelles, en tous cas, n'exigent pas les services d'un rôtisseur – qu'elle ne procure aucun plaisir spécifique par rapport à la nourriture inanimée, qu'elle est plus légère à digérer que l'autre, que dans les assimilations par le corps elle est plus rapide à assimiler que la nourriture à base de légumes, enfin qu'elle excite moins les appétits et contribue moins à l'embon-point et à la vigueur du corps que le régime sans chair animale. Mais pas un médecin, pas un philosophe, pas un gymnaste n'a osé dire cela.* »¹⁵

RETRAIT DES AFFAIRES PUBLIQUES

Le refus de manger de la viande implique, dans l'Antiquité, le retrait de la vie sociale et religieuse, car la communauté reconnaît les siens dans ceux qui participent aux cérémonies sacrificielles. Tout adepte du végétarisme se met automatiquement en marge d'une telle société. Porphyre en est éminemment conscient, puisqu'il conseille à ses disciples, à la suite de son maître Plotin, de se retirer eux-mêmes des affaires publiques, avant même que la société ne les y contraigne :

« *Car si quelqu'un pense vivre parmi l'humanité et remplir ses sens des passions qui leur sont propres tout en restant lui-même impassible, il ne se rend pas compte qu'il s'abuse lui-même et qu'il abuse ceux qui le croient, car il ignore que le gros des passions dépend du seul refus de rester étranger à la foule.* »¹⁶

Le philosophe ne peut pas participer aux rites de la religion civique, parce qu'il sait qu'il ne s'adressent en fait qu'aux démons. Il n'est donc autorisé à briguer aucune magistrature, car son mode de vie l'empêcherait d'effectuer les devoirs religieux incomptant à sa fonction. Il se constitue étranger dans la cité.

PRÊTRE DU DIEU SUPRÈME

DE LA CITÉ DES HOMMES...

Le végétarisme permet au philosophe d'échapper aux assauts des démons malfaisants, qui prennent un malin plaisir à exciter la partie irrationnelle de l'âme des hommes au moyen de rêves étranges, de possessions inopinées ou d'oracles mensongers. Le régime végétarien favorise en l'âme l'apparition de la pureté indispensable à l'élévation au divin: « *Les mauvais démons, en effet, ne s'attaquent pas à l'âme pure, parce qu'elle leur est dissemblable.* »¹⁷, souligne Porphyre, qui affirme plus loin la nécessité pour le philosophe « *de parvenir seul à seul et de son propre fait auprès de Dieu, sans être gêné par aucune escorte.* »¹⁸ La volonté des cités d'apaiser les démons par de sacrifices laisse le disciple de Plotin totalement indifférent. Il revendique des intérêts totalement divergents de ceux du reste de ses concitoyens : l'acquisition et la préservation des richesses lui semble une activité fondièrement futile en comparaison du noble objectif qu'il se propose, à savoir l'assimilation à Dieu. Comme le remarque avec justesse Jean Bouffartigue: « *Le philosophe est le prêtre de Dieu, il n'est pas un citoyen.* »¹⁹ Ce désir de rencontrer Dieu « seul à seul » nécessite un dépouillement extrême chez le philosophe, qui, dans sa relation avec le principe supérieur de toutes choses, ne doit être gêné par aucune interférence, qu'elle vienne des propres mouvements de sa sensibilité ou de ceux causés par les mauvais démons. C'est pourquoi Porphyre prône l'éloignement « *de tout ce qui se complaît dans le mortel et le matériel* »²⁰, c'est-à-dire qu'il faut purifier son âme de tous les désirs qui la lient au monde extérieur tout en la détournant de Dieu. Le goût pour la viande participe de ces mauvais désirs : ingérer de la chair animale enchaîne l'homme au sensible et donne prise au harcèlement des mauvais démons. Plus la vigueur de notre sensibilité est grande dans notre psychisme, plus nombreux sont les points d'attaches qui nous rapprochent de ces êtres malfaisants.

...À LA CITÉ DE DIEU

Même s'il l'empêche de participer aux cérémonies du culte civique, le végétarisme ne fait pas du philosophe un athée irrespectueux des regards que l'on doit aux dieux ; bien au contraire, il l'élève au titre de « *prêtre du dieu supérieur* »²¹. En étant végétarien, le philosophe démontre son effort de rester pur pour plaire à la divinité. Mais quel sera donc le culte de ce dieu supérieur ? Porphyre l'explique de la manière suivante : « *Au dieu supérieur, [...] nous n'offrirons rien de ce qui est sensible, ni en holocauste, ni en parole. [...] Notre seul hommage est un silence pur et de pures pensées le concernant.* Il

faut donc nous unir à Dieu, nous rendre semblables à lui et lui offrir notre propre élévation comme un sacrifice sacré, car elle est à la fois notre hymne et notre salut. Or ce sacrifice s'accomplit dans l'impossibilité de l'âme et la contemplation de Dieu. »²² Le végétarisme garantit au philosophe la lucidité dont il a besoin pour appréhender les choses telles qu'elles sont, en dehors des conventions et des préjugés hérités de la foule. La frugalité du régime végétarien prépare à l'acquisition de la sagesse : le corps ne monopolise plus sans arrêt l'attention de l'âme par les nombreuses difficultés qu'il rencontre à digérer ses copieux festins, et l'âme peut enfin se tourner vers l'étude des réalités éternelles pour en imiter la régularité et la constance. Quiconque désire éprouver la présence lumineuse du principe supérieur doit commencer par faire taire ses appétits sensibles : cela passe nécessairement par le désapprentissage du goût pour la viande tel que la société nous l'a artificiellement inculqué. Pour Porphyre, qui invoque le témoignage de Théophraste, l'homme est naturellement végétarien : ce sont les traditions culturelles reçues de ses ancêtres qui le pervertissent. Quel effroi ne ressentirait-il pas face à la démesure de nous autres, ogres du XXe siècle, dont le principal souci n'est plus la survie alimentaire mais la perte de poids !

¹⁷ D. A. II, 43, 1 (trad. cit. p. 109).

¹⁸ D. A. II, 49, 1 (trad. cit. p. 114).

¹⁹ in Introduction au livre I du traité *De l'abstinence*, p. LIX.

²⁰ D. A. II, 43, 3 (trad. cit. p. 110).

²² D. A. II, 49, 1.

²¹ D. A. II, 34, 2 et 3 (trad. cit. p. 101).

Visions bestiales ou le repas aux enfers.
Xylographie extraite du *Grand calendrier et compost des Bergiers*, Troyes, fin du XVe s.
Roland Villeneuve, le *Dictionnaire du Diable*, Paris 1989

